1

Il ne fermait jamais sa porte, il suffisait de la pousser pour entrer dans l'atelier. La plupart du temps il faisait celui qui ne me voyait pas. Mais peut-être ne me voyait-il pas. Je murmurais un petit bonjour, je m'asseyais par terre. Adossée au mur de béton, je le regardais travailler. Parfois aussi je lisais. Je mangeais des barres chocolatées. Je rêvassais, je me racontais des histoires dont j'étais l'héroïne incomprise ; à la fin je triomphais, et tout le monde tombait follement amoureux de moi.

D'une façon ou d'une autre, le soir arrivait, je sentais la paralysie gagner mes jambes, je m'endormais un peu. Il était temps de partir. Alors je me levais et j'allais vers la porte.

– Tiens, tu es là, toi ? disait-il comme s'il

venait de s'apercevoir de ma présence. Tu aurais pu me prévenir. Tu ne me dis jamais rien.

Je ne répondais pas, je souriais. Il ne me retenait pas. Il allumait la lumière et continuait à travailler.

– Ferme la porte derrière toi.

Je traversais la cour, je revenais chez moi. J'attendais ma mère. Quand elle rentrait, je faisais mine d'étudier. Je ne tenais pas à ce qu'elle sache où j'avais passé ma soirée. Chez le peintre.

Au départ, je ne voulais pas déménager. Je ne voulais pas quitter mes amies, me retrouver seule dans un collège où je ne connaîtrais personne. J'avais mis des années à m'habituer à mon quartier, à construire des amitiés. Les abandonner, c'était m'asphyxier.

– Ne sois pas ridicule, répétait ma mère. Tu n'es ni la première, ni la dernière. Des nouvelles, il y en a dans toutes les classes, à tous les débuts d'année. Elles finissent toujours par s'intégrer.

– Comment tu le sais ? Tu déménageais, toi, quand tu étais jeune ?

– Arrête de dramatiser, les gens déménagent tout le temps.

– Qu'est-ce que j'en ai à faire que les gens déménagent ? Ils sont grands, les gens, ils ont choisi. Déménager, quand on est vieux, c'est facile, ça ne change rien. Mais pour un jeune, ça chamboule tout. C'est une catastrophe, tu comprends ? Une catastrophe.

Je criais, je pleurais, je tapais du poing sur les murs, et ma mère sortait de la pièce.

– Je reviendrai quand tu seras calmée, lançait-elle.

Je ne me calmais pas, elle revenait quand même, la dispute reprenait. Nous avons fini par déménager.

Nous habitons au premier étage.

Les fenêtres de la salle de séjour donnent sur une cour pavée, assez vaste pour que le soleil arrive jusqu'à nous. Deux arbres font la gloire de cette cour, des appartements qui la bordent et de leurs locataires. Ma mère peut passer des heures, accoudée à sa jardinière, un sourire diffus

aux lèvres, les yeux dans les arbres. Un seul arbre lui fait la nature entière. Elle n'en veut pas plus. Elle contemple.

Je suis moins sensible qu'elle au charme des arbres, sans doute parce que je suis moins vieille. Il faut être un vieux ou un enfant pour aimer la verdure, les promenades à la campagne, les feuilles sur les pavés. Pourtant j'aime cette cour moi aussi, mais je l'aime pour des motifs humains. Je l'aime à cause de ses habitants, les travailleurs du rez-de-chaussée : un vieux monsieur qui répare des chaises ; un médecin qui fume une cigarette sur le pas de sa porte, entre deux clients, et nous regarde passer avec un sourire coupable ; un peintre qui vit dans son atelier, sort rarement et se couche tard. Ses hautes fenêtres restent allumées quand toutes les autres sont éteintes. On dirait que quelqu'un veille sur l'immeuble, la nuit.

Nous étions arrivées depuis une semaine, nos affaires traînaient toujours dans des cartons et je n'avais pas encore remis la main sur mes vêtements de rentrée quand nous avons été invi-

tées, ma mère et moi, aux ateliers ouverts du quartier. Une fois par an, les artistes du coin participent à une journée « Portes ouvertes ». Ils organisent des expositions chez eux, ils présentent leur travail, il suffit de passer pour voir. Tout ça gratuitement.

Le mauvais côté de l'affaire, c'est qu'il faut admirer, s'extasier, improviser des commentaires flatteurs pour l'artiste qui fait le pied de grue à côté de ses trucs, l'air d'avoir l'esprit ailleurs, mais toutes oreilles déployées. Ma mère m'attrape par la manche et me souffle discrètement :

– Sois polie, bon sang, même si tu n'aimes pas. Et arrête avec les sucreries, tu me fais honte.

Parce que le bon côté, c'est que les artistes se sentent obligés de préparer des assiettes de bonbons et de petits gâteaux pour leurs visiteurs. Parfois, il y a aussi de la limonade. Toutes ces attentions peuvent donner un très bon samedi, voire un dimanche correct (même si l'offre en bonbons a baissé).

J'aurais adoré faire la tournée avec une copine, juste avant la rentrée. Nous nous serions